

l'entreprise de procurer votre élévation ; ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la première fois, ont sacrifié leur délicate jalousie. Le Souverain Pontife n'a entrepris qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avez paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit qui sçait si bien conseiller, vous l'avez porté dans la grande affaire, dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop long-tems : mais combien les interêts politiques sont-ils plus aisez à manier que ceux de la Religion ? que chacun se fait une loi de suivre tels qu'il les a conçus, qui n'admettent aucune modeste déférence aux lumières supérieures d'autrui, qui ne peuvent céder, je ne dis pas à des considérations étrangères, mais même à d'autres interêts de Religion plus importans ; qui, enfin, semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable. Malgré ces difficultez renaissantes à chaque instant, des vûes sages, & sagement communiquées, des soins agissans avec circonspection, mais toujours agissans, ont réuni les sentimens de presque tous les Prélats du Royaume ; & il nous est permis d'attendre désormais une paix entière, où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zèle & de l'amour même de ses enfans.

C'est dans cette disposition singulière des affaires générales, que se fait le passage paisible du plus glorieux Regne qu'ait vû la France, en un Regne également glorieux ; & qu'elle espère que nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de soins par de si excellens Maîtres, ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir

rendre